
LINDA WILGUS

LA SIRÈNE
DES
CORNOUAILLES

ROMAN



LINDA WILGUS

LA SIRÈNE DES CORNOUAILLES

Cornouailles, 1800.

Ruinée et veuve depuis peu, Isabel retourne sur la côte sauvage où elle a été trouvée enfant, rejetée par l'océan. Elle espère entamer une nouvelle vie et enfin lever le voile sur ses mystérieuses origines. Car dans ce village battu par les vents, on murmure qu'elle serait la fille d'un esprit marin... Mais Isabel ignore que son petit cottage isolé sert parfois de refuge aux contrebandiers qui sévissent le long du littoral. Une nuit, un homme grièvement blessé frappe à sa porte. En décidant de le sauver, Isabel attire sur elle les dangers du trafic clandestin et l'attention d'un redoutable officier des Douanes. Alors que l'océan semble l'appeler et que ses souvenirs refont surface, Isabel est entraînée dans une lutte où s'entremêlent amour, légendes anciennes et violence des hommes. Pour sauver ceux qu'elle aime, elle devra accepter ce qu'elle a toujours redouté : sa véritable nature.

Linda Wilgus signe une fresque envoûtante, entre mythes, amour et tempêtes.

« Un premier roman vibrant d'intensité, dans lequel Linda Wilgus parsème son récit de détails sur l'héritage des contrebandiers en Cornouailles et d'une pincée de mysticisme. Un roman qui se distingue nettement des autres fictions historiques. »

Publishers Weekly

Traduit de l'anglais par David Fauquemberg

ISBN : 978-2-38529-509-7



9 782385 295097

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : Raphaëlle Faguer
Image : Trevillion Image



FABRIQUE
EN FRANCE



editeur
écoresponsable


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Linda Wilgus

LA SIRÈNE DES
CORNOUAILLES

Roman

*Traduit de l'anglais
par David Fauquemberg*


CHARLESTON

Titre original : *The Sea Child*

© Linda Wilgus, 2026

Traduit de l'anglais par David Fauquemberg

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-509-7

Maquette : Christine Porchat

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

À Brandon, Noortje, Emma et Sebastian.

SON ARRIVÉE AU VILLAGE est faite de murmures. Ils se font entendre dès l'instant où elle descend les deux marches de la diligence et pose le pied sur la route de terre. Deux femmes se tiennent debout devant l'une des petites chaumières construites à flanc de falaise, des châles noirs en tricot fermement rabattus sur leurs épaules. Si elles ne pointent pas du doigt, leurs regards le font. Isabel ne les entend pas, avec ce vent, mais elle sait que les femmes parlent d'elle. Derrière la fenêtre de la maison d'à côté, une bande de rideau sale se soulève contre la brise.

Sa pelisse en velours n'est pas faite pour le genre de vent qu'il y a par ici, mais le frisson qui la parcourt est plus profond. *Elles savent.* Cette pensée lui vient à l'esprit, à moins qu'elle n'ait toujours été là, maugréant derrière toutes les autres pensées qu'elle a eues aujourd'hui, au sujet du paysage, qui est d'une beauté rude, des affreuses suspensions de la diligence et de la désapprobation sur le visage creusé du cocher quand

il s'est arrêté à Helston pour changer de chevaux. Bien qu'elle n'eût presque rien bu de tout le voyage, elle n'a pas pu se retenir, et le cocher lui reprochait d'avoir mis trop longtemps ; il avait des lettres à livrer.

Ils ont serpenté jusqu'au sommet de la falaise, le cocher, le garde chargé du courrier de la Royal Mail et elle, la piste se resserrant peu à peu jusqu'à ce qu'Isabel ait l'impression de plonger dans les entrailles du village. Les hauts murs de part et d'autre de la route, tapissés de lierre, se sont refermés sur la diligence jusqu'à ce que, tout à coup, une brèche apparaisse à travers laquelle elle a aperçu la rivière, tout en diamants sombres, et les bateaux qui dansaient dans la houle. Des fleurs par milliers bordaient les murs.

La rivière n'en est pas vraiment une, une langue de l'Atlantique plutôt qui s'enfonce loin à l'intérieur des terres, flanquée de grands tas d'algues amoncelés sur la berge. Il n'y a plus d'autre passager depuis Truro. Elle est arrivée au bout du monde.

Le cocher accélère le mouvement à présent, il défait les sangles entourant sa valise, qu'il soulève pour la descendre de la diligence. Dans un grognement, il la dépose sur la route à côté d'Isabel, tandis que le garde porte la caisse de lettres jusqu'à la taverne qui fait office de relais de poste. « Shipwrights Arms », peut-on lire sur l'enseigne suspendue à un poteau près de la porte. Les femmes murmurent toujours. Une troisième s'approche à pied, plus jeune de quelques années. Elle porte un panier dans son dos, maintenu par une sangle en cuir passée autour de son chapeau et, devant, un nourrisson enveloppé dans un châle. Cette femme salue les deux autres puis, elle aussi, la regarde fixement. Même le bébé, tellement emmitouflé dans les replis du châle en tricot qu'Isabel n'aperçoit que ses yeux et son nez, semble les

examiner, elle, sa valise et la diligence. *Elles savent*, pense-t-elle à nouveau. *Elles ont eu vent de la nouvelle.*

Elle ferme les yeux, respire profondément. Le ruban de son bonnet volette contre son visage. Elle sent le poids des regards de ces femmes presser la chair de ses bras et se faufiler sous sa robe, sous sa chemise de corps et son corset. Les murs de la taverne ont jadis été blancs. La seule entrée visible de ce bâtiment ramassé sur lui-même est une porte étroite sur le côté. À gauche, un pan de terrain plat, rocheux, par-delà lequel elle aperçoit la rivière. Cette vision la frappe, presque physiquement, chaque fois qu'elle se tourne vers elle. L'océan est là, tout près. Si la route a pu la faire douter des raisons de ce voyage, la rivière la rassure de sa voix fraîche et scintillante : *c'est pour cela que tu es venue*. Sa peur se dissipe peu à peu, remplacée par un sentiment de calme. La mer a cet effet sur elle – toujours. Le fait de perdre George n'y a rien changé.

Elle est déraisonnable, bien sûr. Impossible que ces trois femmes – que sont-elles, de simples poissonnières ? – sachent ce qui l'a poussée à quitter Londres. Que les rumeurs soient arrivées jusqu'ici – ces histoires ne parviendront jamais à leurs oreilles. Elle a laissé tout cela derrière elle. Ces femmes la regardent parce qu'elle est une étrangère.

Le cocher porte la main à son chapeau pour prendre congé d'elle et grimpe sur son siège ; le garde se rassoit sur le sien à l'arrière de la diligence. Un claquement de langue, un coup sec avec les guides, et la diligence fait adroitement demi-tour dans cet espace restreint. Isabel la regarde dévaler la colline, prise d'un insondable sentiment de solitude. Elle attend que le bruit des sabots sur la route ait disparu, puis se tourne à nouveau vers la taverne.

Sentant les yeux des femmes plantés dans son dos, elle se dirige vers la porte. La peinture bleu sombre de celle-ci est écaillée. Avant qu'elle n'ait eu le temps d'entrer, la porte s'ouvre et un homme dégarni se baisse pour en franchir le linteau. Lorsqu'il se déplie, il est encore plus grand qu'Isabel ne s'y attendait. Fin, l'aspect aussi tranchant que la lame d'un coupe-papier, il la toise de ses yeux vert sauge au même éclat curieux que ceux des femmes.

— Vous voilà joliment empêtrée avec cette valise, hein ? lance l'homme.

Les doigts de sa main gauche jouent avec le tissage grossier de son tablier, d'un surprenant rose pêche. Isabel peine à le comprendre ; il a une manière étrange d'accentuer les mots, prononce autrement les voyelles.

— Je vous demande pardon ?

— C'est pas vous la dame qui vient vivre dans la vieille cabane à pilchards ?

Maintenant, c'est elle qui le fixe droit dans les yeux.

— Je suis venue louer le Trevernan Cottage. Pas une... cabane.

L'homme éclate de rire.

— C'est le cottage qu'est à côté de la cabane. Alors on l'appelle la vieille cabane à pilchards – mais qu'est-ce que je raconte ? Voilà que j'oublie mes bonnes manières.

Il ôte sa casquette, s'incline devant elle.

— Laissez-moi me présenter : Tom Holder, tenancier du Shipwrights Arms que vous voyez là.

Isabel courbe le front.

— Mrs Isabel Henley.

Il regarde autour de lui, comme s'il s'attendait à voir George bondir de derrière l'un des murets qui entourent les maisons.

— Bien sûr, vous êtes mariée... « Née Farnworth », c'est ce qui est marqué sur les papiers à en croire Mrs Dowling.

Nous avons eu vent de votre venue. Mrs Dowling n'a plus que ça à la bouche depuis qu'elle a eu confirmation que vous allez louer le cottage.

Isabel étudie son bagage. Elle n'aurait pas dû prendre cette valise, trop encombrante et bien trop lourde, bien qu'elle ne contienne qu'une fraction de tous les objets qu'elle aurait voulu emporter. L'air franchit difficilement sa gorge. Elle a du mal à avaler, aussi. Cela n'arrive pas souvent, plus maintenant.

— Pas mariée, corrige-t-elle. Veuve.

— Je suis désolé de l'apprendre.

— Cela ne fait rien. Nous sommes assez nombreuses à le devenir, ces temps-ci.

Son rire est aussi léger que creux. Elle hait la pitié qui froisse un instant les traits de Tom Holder, la piqure des yeux des poissonnières dans son dos.

— Faites pas attention à celles-là, dit Tom Holder. Elles aiment bien causer.

— C'est parce que je suis étrangère, ici ? demande-t-elle. Il fait non de la tête.

— C'est parce que vous l'êtes pas. C'est tout ce que vous avez apporté ? ajoute-il gentiment, posant les yeux sur sa valise.

Elle scrute les yeux de l'homme et la compréhension qu'elle y trouve est comme une marée haute, qui monte en elle. Encore un regard comme celui-ci et elle débordera. Isabel avale, avale.

— Mon époux avait quelques dettes. La prime de la Royal Navy... après sa mort, n'était plus disponible. Le fait d'être cité dans des dépêches ne s'accompagne malheureusement d'aucune récompense financière.

— Votre époux était dans la marine ? l'interroge Tom Holder.

— Il était aspirant à bord du *Neptune*.

Sa gorge est si serrée que les mots qu'elle force à passer en sortent étrangement haut perchés. Tom Holder semble avoir du mal à les entendre dans le vent. Il se penche si près qu'elle sent son haleine, qui est mauvaise. Elle porte sa main à sa poitrine, où la médaille de Trafalgar de George pend sous le velours de la pelisse, accrochée à un ruban noir. Ce dernier commence déjà à s'effiloche sur les bords. Elle devra mettre de l'argent de côté pour le remplacer. Elle n'a jamais eu à mettre de l'argent de côté pour quoi que ce soit, jusqu'ici.

Elle glisse sa main entre les boutons de la pelisse. L'argent de la médaille est d'une inflexibilité reconfortante sous sa main. Cette chose-là, au moins, ne changera jamais. Isabel aura toujours la médaille de George. Si l'argent se ternit, elle l'astiquera, comme les bonnes le faisaient autrefois. Se tournant vers les femmes plantées devant la maison, Tom Holder grommelle :

— Ya que là-dessus qu'elles peuvent commérer – votre retour ici. Tout le village ne parle que de ça depuis que nous avons appris que la vieille cabane à pilchards – je veux dire, le Trevernan Cottage – avait été louée à une dénommée Isabel, *née Farnworth*. Mais maintenant que vous êtes là, la rumeur va pas tarder à s'éteindre.

L'une des femmes est allée chercher un balai, mais elle ne s'en sert pas. Ses yeux sombres se posent sur Isabel, tandis qu'elle glisse quelques mots à sa voisine.

— Vous irez pas loin avec ça, reprend Tom Holder en désignant la valise. Trevernan se trouve à un kilomètre et demi du village par le sentier côtier. Je vais envoyer Richard, mon garçon, la porter pour vous et vous montrer le chemin. Je vais prévenir Mrs Dowling, aussi ; elle souhaitera sûrement venir vous rencontrer.

— Je ne voudrais pas vous déranger, dit Isabel. Je n'avais pas compris... Je pensais que le cottage se trouvait ici, dans le village. Je vous serais très reconnaissante si votre fils pouvait m'aider.

— Vous ne me dérangez pas, Mrs Henley. Mon garçon a douze ans, il est costaud comme pas un.

Heureuse de laisser derrière elle ces femmes avec leurs châles, elle emboîte le pas de Richard jusqu'au fond de la crique, où le sentier côtier s'écarte de la route. Il forme comme un tunnel, cerné par la verdure. Même au-dessus ; les ramures des arbres se rejoignent au milieu. Elles lui rappellent le plafond voûté d'une église. Une odeur de printemps embaume l'air, douce et forestière. Le sentier est suffisamment élevé pour qu'elle ne sente pas l'odeur des algues, mais elle entend l'eau et ses lèvres ont le goût du sel quand elle passe la langue dessus.

Le fils de Tom Holder, qui semble plus proche des seize ans que des douze, ne dit pas un mot tandis qu'il porte sa valise jusqu'au Trevernan Cottage. La sueur goutte sur son front et, au bout d'un moment, il s'arrête et pose le lourd bagage pour ôter sa veste, qu'Isabel lui propose de porter pour lui.

Le sentier monte pendant quelque temps puis, soudain plus étroit, bascule en direction de l'eau. La rivière a avalé toutes les algues, ici. L'eau lèche les rochers. Isabel voudrait marcher vers l'endroit où la terre se dérobe et où la rivière devient l'océan. Elle voudrait voir si les petites vagues de galets sont plus hautes là-bas. Ce désir est si fort, si soudain, qu'elle aspire un peu d'air et le retient. Elle ne veut pas seulement voir l'océan ; elle veut le sentir, comme elle se languissait jadis des bras de George autour d'elle – comme elle s'en languit encore, quelquefois.

Elle force son regard à s'éloigner de l'eau. Il n'y a personne dans ces parages hormis elle et Richard. Le tunnel de verdure semble se refermer sur elle. Quand Isabel se représentait ce lointain cottage, tout là-bas à la pointe sud des Cornouailles, elle visualisait un lieu isolé, à l'écart de tout, mais elle n'aurait jamais imaginé une telle solitude.

Au bout d'un quart d'heure, le sentier de terre débouche sur un chemin en gravier, plus large, qui mène à un cottage en pierre trapu d'un côté, et descend jusqu'à l'eau de l'autre. Le bruit de la rivière lessive son inquiétude d'avoir loué le cottage sans l'avoir jamais vu. Elle doit résister à l'envie de descendre jusqu'à l'eau et de patauger dedans. Enfant, dans le Norfolk, elle ressentait la même chose, et même en ville, cette sensation la démangeait confusément chaque fois qu'elle s'approchait de la Tamise. Sauf que jamais l'océan n'a exercé sur elle une attraction aussi forte qu'ici, aujourd'hui.

— Voilà le cottage.

Richard pointe dessus un doigt superflu, arrachant Isabel à ses pensées.

Elle se détourne de la rivière. Un petit chêne, simple arbrisseau encore, pousse à côté de la maison, non loin de la porte. Le gris du toit d'ardoise est un ton plus foncé que celui des murs, faits de pierres grossièrement taillées en briques difformes. Sur la gauche du cottage se dresse un bâtiment moins élevé, au toit de chaume. La mousse envahit le mortier entre les pierres.

— C'est la vieille cabane à pilchards, dit Richard. Plus personne l'utilise depuis que le vieux Nance est mort.

Le chemin en gravier s'arrête au pied de la porte basse.

— Le sentier côtier est emprunté par les gens du Trésor, ajoute Richard. Vous les verrez qui patrouillent sur les traces des contrebandiers.

— Il y a des contrebandiers par ici ?

Richard ne répond rien. La porte racle bruyamment le seuil en pierre quand il la pousse. Elle ouvre sur une petite cuisine grise. Hormis une table en bois, deux chaises à barreaux et les poutres basses du plafond, tout y est fait de pierre : le sol pavé, le comptoir, l'évier, l'âtre de la cheminée avec une simple grille en métal noircie pour cuisiner. Il n'y a pas de poêle à bois comme celui qu'ils avaient dans la cuisine, à Greenwich. *C'est comme vivre dans une grotte*, songe-t-elle. Et l'endroit est tout aussi sombre et froid.

On accède à cette pièce par une marche haute. L'unique fenêtre est étroite et très enfoncée dans le mur, qui fait trente centimètres d'épaisseur. Le verre de la fenêtre, de piètre qualité, peint tout d'un gris violacé crépusculaire. Richard pose sa valise et Isabel lui donne un shilling, ce qui, à en juger par l'expression de plaisir non dissimulée sur son visage, doit être beaucoup. Elle se réprimande intérieurement : il faudra qu'elle s'améliore en ce domaine. Elle ne peut plus se permettre de rien gaspiller.

— Mrs Dowling passera bientôt, annonce Richard.

Il parle comme s'il avait envie de s'en aller mais se sentait coupable de la laisser.

— Vous pourrez vous en sortir jusque là, Mrs Henley ?

Son père lui a sûrement expliqué la situation dans laquelle elle se trouve. Elle n'est plus une enfant. Elle est pauvre, oui, et il mettra du temps à s'y habituer, mais elle n'est pas désarmée – pas totalement.

— Merci, répond-elle. Je pense que je m'en sortirai très bien. Je vous prie de transmettre toute ma gratitude à votre père pour l'aide qu'il m'a apportée.

Le garçon dit qu'il n'y manquera pas et déguerpit. La petite cuisine pousse un soupir vide derrière lui. Il y flotte une odeur d'humidité et de moisi. Isabel tente

d'ouvrir la fenêtre mais elle est coincée, si bien qu'elle rouvre la porte puis s'assoit sur sa valise, le visage enfoui dans ses mains. Elle sait qu'il faudrait se lever pour inspecter le reste du cottage. Il faudrait déballer ses affaires et apprendre à faire des choses aussi simples qu'allumer un feu et cuisiner. Mais le voyage l'a tellement épuisée qu'elle ne peut rien envisager d'autre que rester assise là. Elle a l'impression d'être en transe, comme si les événements des derniers mois étaient un rêve. Comme si, en relevant la tête, elle allait voir George s'avancer vers elle, bras tendus devant lui, le bruit de la rivière effaçant les années écoulées entre-temps.

Le vent a forcé et il y a désormais de vraies vagues ; elle les entend. Leur fracas ravive le désir en elle. Si seulement c'était un rêve, si elle pouvait se réveiller et commencer une nouvelle journée chez elle, à Greenwich.

Un craquement de pas sur le gravier lui fait lever les yeux. Mrs Dowling se fend d'une révérence empruntée.

— Mr Holder m'a prévenue, dit-elle. C'est un honneur, Mrs Henley.

— C'est un plaisir, répond-elle, bien que, en cet instant, rien ne lui en procure.

— Je vais vous montrer le cottage, propose Mrs Dowling. Elle ne porte pas de châle noir comme les femmes du village – le sien est bleu marine, avec un motif délicat en dentelle de tricot. La laine semble être fine, adoucie par l'usage. Les boucles grises de Mrs Dowling tentent de s'échapper des poignées d'aiguilles qu'elle a plantées dans ses cheveux. Consciente du désastre, elle n'arrête pas de repousser les mèches tombées sur son visage. *Le vent n'aide pas*, songe Isabel.

Mrs Dowling la regarde – *m'inspecte*, pense Isabel. Se dit-elle ces choses que les gens disaient autrefois quand ils apprenaient comment elle était devenue la fille de

l'amiral Farnworth et de son épouse, qui vivaient à Woodbury House ? Qu'avec ses cheveux couleur sable mouillé et ses yeux gris comme l'Atlantique en hiver, ses taches de rousseur qui s'amassent en si grand nombre sur ses bras et ses jambes, l'été, qu'elles fusionnent pour former une toile presque orange, on dirait une enfant de la mer et pas la fille de cette Mrs Farnworth à la peau si pâle et aux cheveux noirs ?

Les traits d'Isabel sont l'exact opposé de ceux de sa défunte mère : son nez et sa bouche généreux, ses yeux assez petits, mais tout cela suffisamment proportionné pour que la plupart des gens la trouvent jolie, bien que de l'avis général, elle n'atteigne pas, loin s'en faut, le degré de beauté d'Alice Farnworth.

Bien sûr, Mrs Dowling ne peut savoir ces choses. Elle ne connaît pas le père d'Isabel et ne peut donc la comparer à lui, pas plus qu'elle n'a connu sa mère, à moins que les deux femmes ne se soient rencontrées cette unique fois-là, il y a dix-neuf ans. À sa connaissance, Mrs Dowling n'a pas de contacts à Londres, ni même dans la ville de Greenwich, plus proche. Elle inspecte certes Isabel mais n'a pu entendre les rumeurs – ne peut la trouver *déficiente*. Pas plus que les poissonnières du village, Mrs Dowling ne peut en aucune manière connaître l'autre raison qui a poussé Isabel à venir s'installer dans les Cornouailles, au-delà de son évidente pauvreté.

Au rez-de-chaussée, le cottage ne comprend que deux pièces : la petite cuisine et un salon plus vaste avec une deuxième cheminée en pierre, dotée cette fois d'un manteau assorti au mur, et deux autres chaises à barreaux. Des bûches sont empilées de part et d'autre de la cheminée. Les portes sont si basses que même Isabel doit baisser la tête. Une étroite volée de marches en bois,

ouverte, monte de ce salon vers une petite chambre à l'étage, sous les combles.

— Il a un escalier, déclare Mrs Dowling, comme s'il s'agissait du meilleur morceau de fruit dans une tourte. On n'en trouve pas souvent dans ce genre de cottage. Rien qu'une échelle la plupart du temps – et encore, lorsqu'il y a un étage. Il y a des draps dans l'armoire. Les toilettes sont derrière la maison. Juste à deux pas dans le jardin, ajoute-t-elle.

Isabel avait anticipé toiles d'araignées, poussière et saleté – à en croire Mrs Dowling, le cottage n'est plus habité depuis trois ans. Mais les surfaces de pierre grossière sont immaculées. Elle n' imagine pas se rendre aux toilettes, la nuit. Elle voudrait demander s'il y a un pot de chambre ou s'il lui faudra en acheter un, mais cela semble une question trop intime pour être posée, de sorte qu'à la place, elle demande à voir le jardin. Mrs Dowling redescend les marches et sort par la porte de derrière. Il y a un petit abri dans le jardin, qui se révèle être les toilettes. Un carré d'herbe, quelques arbustes, et un chemin qui les traverse.

— Où mène-t-il ? demande Isabel.

— Je vais vous montrer.

Mrs Dowling s'engage sur le chemin. Celui-ci est ombragé, mangé par la végétation. À son extrémité ensoleillée, les deux femmes tombent sur quelque chose de très différent du cottage sombre et dépouillé – quelque chose qui ressemble au paradis. Un autre carré d'herbe vient buter contre un petit muret de dalles grises et moussues, empilées les unes sur les autres d'une manière qui semble aléatoire. Ces pierres sont recouvertes de lierre et de fleurs blanches et magenta. Des abeilles volettent parmi elles. On aperçoit aussi des pierres grises et plates sur le sol, qui forment une petite terrasse, avec un banc

de bois dessus, peint en blanc, et une table carrée elle aussi blanchie à la chaux. La peinture est ancienne, desséchée par le soleil. Elle s'écaille par endroits, mais quelque chose dans ce banc, dans le fait que quelqu'un ait pris le temps de le peindre, éveille soudain en elle une douloureuse émotion. Elle détourne le visage pour que Mrs Dowling ne les voie pas – ces larmes à vif, qui montent.

La terrasse ouvre sur la rivière, qui est à présent d'un bleu poudreux sous le soleil. Un pommier rondouillard déploie ses branches au-dessus du banc. Les jours chauds, il sera à l'ombre l'après-midi. Le vent cingle l'eau jusqu'à former de petites crêtes, comme de la crème sur un pudding, faisant rouler les bateaux au mouillage ; le promontoire de l'autre côté, tout là-bas, émerge d'une brume verte, immobile. De nouveau, elle ressent le tiraillement soudain et puissant du désir, de traverser l'eau et d'aller voir la terre sur l'autre rive ; de trouver l'océan, de nager jusqu'au large. Cela la trouble et elle est bien contente de ne pas faire face à Mrs Dowling.

À gauche de l'étendue herbeuse, à moitié caché derrière un luxuriant buisson, se dresse un puits de pierre.

— Là, vous avez le puits, dit Mrs Dowling qui a suivi son regard. Il est assez profond pour que l'eau ne soit pas saumâtre. Il faudra sans doute couper une partie de cette aubépine.

Une pause, alors, une petite incertitude.

— J'espère que l'endroit vous plaît.

Isabel contemple les bateaux. Ils sont peints en noir, en vert, en blanc ; certains ont des voiles blanches, d'autres rouges. Des goélands tournoient autour dans un concert de cris perçants – *sûrement des bateaux de pêche*, songe-t-elle. Deux de ces embarcations arborent un drapeau noir orné d'une croix blanche. Elle inspire

profondément, goûtant la mer, le sel et l'eau, les poissons et les algues.

— C'est parfait, répond-elle.

Mrs Dowling est heureuse de l'entendre.

— Moi aussi, je suis seule, dit-elle. Mon Harry est mort il y a deux ans.

Sa façon de dire « mon Harry » a quelque chose de déplaisant, se dit Isabel. Jamais elle n'imaginerait appeler George « mon George », comme s'il lui appartenait. Comme si quiconque pouvait appartenir à une autre personne. Mrs Dowling est plus âgée que son propre père l'aurait été, s'il vivait encore. Pense-t-elle que du simple fait qu'elles sont toutes les deux veuves, elles ont quelque chose en commun ?

— Vous viendrez me rendre visite ? demande à présent Mrs Dowling, comme s'il s'agissait d'une conclusion logique de la déclaration selon laquelle elle est seule, elle aussi.

Isabel réprime un soupir – il y a entre elles une différence de rang. Mais elle se reprend aussitôt : il n'y a plus aucune différence, désormais. Elle est aussi pauvre que Mrs Dowling. Plus pauvre encore, car Mrs Dowling possède le Trevernan Cottage alors qu'avec sa pension de veuve, Isabel a tout juste les moyens de louer celui-ci.

Elle se surprend à répondre que cela lui ferait très plaisir. Ce n'est pas ce qu'elle voulait dire. Non pas à cause d'une quelconque différence de statut qui persisterait entre elles, mais parce qu'elle a l'intention de rester dans son coin. Elle n'est pas venue là pour se faire des amies. Elle est venue pour s'éloigner de Greenwich, de la honte de son déclassement et des incessantes révolutions du moulin à rumeurs. De George aussi – des souvenirs qu'elle a de lui. Vivre là où ils ont eu lieu la blesse cent fois par jour, encore.

Trois années ont passé depuis la grande bataille de Trafalgar, et cela ne s'est guère arrangé. Leur mariage avait duré trois ans, lui aussi, avant qu'une balle tirée par un mousquet français n'y mette un terme. Elle n'avait que dix-sept ans, et George dix-huit, lorsqu'ils se sont mariés, et il passait sa vie en mer. Dans les années qui ont suivi, elle a ressenti son absence de manière d'autant plus vive qu'elle savait que cette fois, il ne reviendrait pas. À Greenwich, prendre son thé seule dans la salle du petit déjeuner lui procurait un sentiment de vide. De même que chaque promenade au parc sans lui et les dimanches matin à l'église, l'espace inoccupé à côté d'elle sur le banc. Les soirées se faisaient longues, de savoir qu'il ne rentrerait pas après une convocation à l'Amirauté ou un rendez-vous avec un ami ; de savoir que son lit serait froid et qu'il n'y aurait plus de lettres. Durant les trois ans qu'a duré leur mariage, ils n'auront passé que cinq semaines et un jour ensemble. C'est pour cela que ce qui demeure le plus douloureux aujourd'hui, c'est qu'on lui ait pris George avant que toutes ces choses ne deviennent un tant soit peu réelles.

Mrs Dowling remonte le chemin dans l'autre sens. De retour au salon, elle annonce :

— J'ai préparé un feu pour vous.

Plusieurs bûches sont empilées dans l'âtre, avec des brindilles dessous.

— J'ai été surprise que vous me demandiez de ne pas engager de servantes, ajoute-t-elle. Pas même une cuisinière, ni une aide-cuisinière... Voudrez-vous engager quelqu'un maintenant que vous êtes là ?

La chaleur afflue dans ses joues.

— Je crains que ma situation présente ne m'oblige à faire sans l'aide à laquelle je suis habituée. J'espère que j'apprendrai vite en matière de tâches ménagères.

Elle sent le regard de la vieille dame sur elle. Puis, à son grand soulagement, Mrs Dowling déclare simplement :

— Il ne fait généralement pas aussi froid en avril. Voulez-vous que je vous montre comment allumer le feu ?

Isabel répond qu'elle lui en serait très reconnaissante et Mrs Dowling prend la boîte à amadou sur le manteau de la cheminée, lui montre comment frapper et racler l'acier sur le silex pour enflammer le tissu carbonisé qui servira à embraser le bois.

— Il faut refermer rapidement la boîte, sinon vous perdrez la moitié de votre amadou, explique-t-elle. Tenez, à vous d'essayer.

Isabel ôte ses gants et prend la petite boîte. Il lui faut cinq tentatives avant d'allumer le feu. Finalement, les brindilles s'embrasent et les bûches commencent à se consumer. Isabel met ses mains autour de sa bouche et souffle, avec application, comme Mrs Dowling lui a dit de le faire, et voit la lueur se répandre. Elle se retient juste à temps de pousser un cri de triomphe.

— Il y a des bougies dans le cellier, dit Mrs Dowling, et aussi du beurre, des œufs, une cruche de lait et un peu de thé. Nous nous procurons du thé à très bon prix, par ici, ajoute-t-elle d'un ton entendu. Je vous expliquerai quand vous serez prête à en acheter vous-même. La boutique la plus proche se trouve à Manaccan, mais ça, vous le savez ; vous avez correspondu avec Mr Griggs.

Isabel a trouvé le nom de Mr Griggs dans un journal local qu'on lui avait tout spécialement apporté, et elle lui a écrit pour savoir s'il connaissait quelqu'un qui louerait une petite maison dans la région, de préférence dans le village d'Helford. *Si je dois partir quelque part pour disparaître, s'est-elle dit, autant se rendre à l'endroit où on m'a trouvée pour découvrir, peut-être, ce qui s'est passé ce*

jour-là. Mr Griggs lui a répondu dans la semaine ; moins de deux semaines plus tard, elle montait dans la diligence postale.

Mrs Dowling reprend :

— Un marché a lieu deux fois par semaine devant le Shipwrights Arms, le mardi et le samedi matin, où vous trouverez à peu près tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Du pain, on peut s'en procurer auprès de John Lanyon, le boulanger, si vous ne le faites pas vous-même ; il y a du poisson tous les jours quand les pêcheurs débarquent leurs prises, et pour la viande, il faudra aller trouver Josh Angove, à Elm Farm.

— Je vous remercie infiniment. Combien vous dois-je pour les vivres et les bougies ?

— Rien du tout, Mrs Henley. Vous constaterez que nous prenons soin les uns des autres, par ici. Si vous avez besoin d'aide pour quoi que ce soit, vous savez où me trouver. N'hésitez pas à frapper à ma porte, peu importe l'heure.

— Je vous remercie, répéta-t-elle. Je suis sûre que tout ira bien.

Mrs Dowling ajuste une épingle à cheveux. Elle est sur le seuil de l'entrée mais elle ne part pas, pas encore. Ses yeux glissent sur le visage d'Isabel, franchissent l'orée de ses cheveux, puis vont se poser sur un point indistinct au-dessus d'elle.

— Je vous ai vue ce jour-là, déclare Mrs Dowling. Je vous ai vue quand vous êtes sortie. J'étais à ma fenêtre et je vous ai vue remonter la route. Vous étiez pieds nus et toute petite. Petite pour votre âge – c'est ce que nous avons tous dit, par la suite : la gamine était petite pour son âge. Vous ne portiez qu'une chemise de corps, même si on dit qu'elle était d'un coton très fin. Vos cheveux étaient plus foncés qu'aujourd'hui.

Elle tend le bras, avec révérence presque, et Isabel recule d'un pas, trop tard : le doigt desséché de Mrs Dowling court sur son front.

— Ils devaient être plus foncés parce qu'ils étaient mouillés, reprend-elle. De là où je me trouvais, je ne pouvais pas voir que vous étiez mouillée. J'ai songé à sortir à votre rencontre, mais je me suis dit que vous étiez sûrement l'enfant de quelqu'un. C'est juste après que vous avez dû errer jusqu'au jardin d'Hardwick.

Une pause.

— Peut-être que si j'avais su que vous étiez trempée jusqu'aux os, je serais venue vous trouver.

Il y a un étrange sous-entendu derrière les mots de cette femme, pense Isabel. Tout à coup, elle a l'impression que ce n'est pas le veuvage qui les rapproche dans l'esprit de Mrs Dowling, mais ceci : la possibilité qu'elle aurait pu être la fille de Mrs Dowling si celle-ci était sortie la rejoindre ce jour-là, il y a dix-neuf ans. Idée absurde, évidemment. Elle est incapable d'imaginer être autre chose que l'enfant de sa mère et de son père.

Elle ne se souvient de rien avant l'instant où sa mère l'a prise dans ses bras, sans se soucier du fait qu'elle était glacée et trempée jusqu'aux os, et où elle, Isabel, a enfoui son visage dans la soie de la robe de sa mère. C'est comme si le commencement de sa vie n'avait jamais eu lieu ; elle était destinée à être leur fille.

Il faut une quinte de toux pour que la langue d'Isabel se délie.

— Sortie de quoi ? demande-t-elle.

— Je vous demande pardon, Mrs Henley ?

— Vous disiez que vous m'aviez vue le jour où je suis sortie.

— Eh bien, de la mer, bien sûr. Figurez-vous que tout le monde n’y croit pas, que c’est le Bucca qui vit dans la mer qui vous a apportée.

— Le Bucca qui vit dans la mer ?

Sa voix, bizarrement, monte et retombe sur les mots tel un chant. Il y a comme un souffle dans ses oreilles. Elle voit que Mrs Dowling est sérieuse, terriblement sérieuse. Elle est sûrement folle.

— Qu’est-ce...

Sentant sa consternation, Mrs Dowling lui tapote le bras.

— Vous ne parliez pas un mot d’anglais, n’est-ce pas ?

— Cela ne peut pas être vrai. Mes parents ne m’en ont jamais parlé.

Mrs Dowling poursuit :

— Vous ne parliez pas du tout, voilà ce qui se dit. Évidemment que non, puisque le Bucca... Vous n’avez jamais entendu parler du Bucca de la mer, n’est-ce pas ? ajoute-t-elle, l’air exaspéré. C’est un triton qui fait à peu près cette taille...

Sa main dessine une barre à hauteur de son ventre.

— ... avec la peau d’un congre et des algues en guise de cheveux. Enfin ça, c’est ce que certains disent ; pour ma part, je préfère une image plus romantique.

Son sourire évoque celui d’une fillette, comme son rire tout à l’heure, mais ce qu’elle dit ensuite annule cet effet. Fixant ses yeux d’un bleu laiteux dans ceux d’Isabel, Mrs Dowling assène :

— Certains disent que vous êtes sa fille.

Laconique, Isabel répond :

— Ma mère m’a dit qu’un naufrage avait sûrement eu lieu. Ou que je m’étais égarée ; que, peut-être, quelqu’un n’avait pas fait assez attention.

Il y avait, tapie dans les mots de sa mère, une accusation. Alice Farnworth savait qu’elle n’aurait jamais laiss

son attention se détacher de son enfant, si le Seigneur avait jugé bon de lui accorder la bénédiction d'en concevoir un. Elle qualifiait si souvent Isabel de cadeau que cela renforçait encore son impression de n'être qu'un pis-aller.

— Peut-être votre mère voulait-elle vous protéger de la vérité, dit Mrs Dowling. Le bruit court qu'après vous avoir trouvée, elle n'a eu qu'une hâte : quitter Helford.

De la glace, glissant le long de ses vertèbres. Les gens ont parlé d'elle, ici aussi, comme ils le faisaient à Greenwich, mais pour d'autres raisons. Cela fait presque vingt ans qu'ils parlent d'elle. Elle recule en titubant dans la pénombre du cottage. Elle voudrait dire « C'est inacceptable ! » et « Comment osez-vous parler ainsi de ma mère ? ». Mais finalement, elle se contente de souffler :

— Si vous voulez bien m'excuser, il faut vraiment que je défasse mes bagages.

— Bien sûr. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le faire savoir.

Mrs Dowling dit cela du ton le plus normal, comme si elles ne venaient pas de parler de sirènes.

Quand elle referme la porte derrière elle, Isabel constate qu'il y a un interstice dessous, d'un côté, tandis que l'autre est si proche du seuil qu'il frotte contre la pierre au moindre mouvement de la porte. Elle laisse passer quelques minutes puis rouvre celle-ci. Le chemin en gravier est désert. L'air frais de la mer-rivière s'engouffre à l'intérieur, peuplant les pièces et chassant l'air renfermé de la maison. Elle est seule et cela n'est pas douloureux – pas encore. Peut-être est-ce la nouveauté de la situation qui l'empêche d'en souffrir. Ou peut-être la mer. Son bruit lui parvient par la fenêtre ouverte, non pas le fracas des rouleaux se brisant sur les récifs ni le déferlement des vagues, mais un clapotis doux et

constant. Il y a un certain réconfort là-dedans. Et une promesse, peut-être – mais de quoi, elle l’ignore.

Elle trouve un couteau dans un coffret en bois sur le plan de cuisine, une assiette dans l’un des placards et, s’asseyant au coin du feu, elle mange une tranche de pain avec du beurre en guise de dîner avant l’heure. Le pain est grossier, mais il a un goût fort, plaisant, comme si on l’avait cuit avec des herbes. L’éclat du feu se déploie en elle. Isabel l’a allumé elle-même – c’est un bon début, n’est-ce pas ?

À mi-chemin de son repas, elle se rend compte qu’elle n’aurait pas dû gaspiller tout ce beurre. Quand elle a terminé, elle pose l’assiette sur le comptoir de pierre. Elle devrait la laver, mais est trop épuisée pour aller chercher l’eau au puits. Alors elle ouvre sa valise et en sort son exemplaire usé de *Robinson Crusôé*. Le livre s’ouvre sur la page où elle garde la coupure du *London Chronicle* daté du 20 octobre 1789. Sa mère avait conservé le journal tout entier, rempli pour l’essentiel de nouvelles de France, où la Révolution avait éclaté trois mois auparavant, mais Isabel a découpé ce court article où l’on peut lire :

Falmouth, Cornouailles. UNE ENFANT D’ENVIRON QUATRE ANS A ÉTÉ TROUVÉE le mois dernier sur la côte aussi belle que sauvage des Cornouailles, sans aucune famille pour la réclamer. La population pense que l’enfant a émergé de la mer après un naufrage, même si aucun événement de ce genre n’a été rapporté. À moins qu’un proche ne se manifeste, l’enfant sera adoptée par l’amiral Farnworth et son épouse, demeurant à Woodbury House dans le Norfolk, qui l’élèveront comme leur fille. Toute personne disposant d’informations au sujet de cette enfant est priée d’écrire à maîtres Enright et Pickering, avocats, Mayfair, Londres.

Le malaise grandit en elle jusqu'à rugir. Cette histoire de sirène que lui a racontée Mrs Dowling l'alimente, ainsi que le fait de savoir que, même ici, les gens ont parlé d'elle. Pourquoi Mrs Dowling s'intéresse-t-elle autant à son passé ? Se douterait-elle de quelque chose ? *Impossible*, tranche Isabel.

Ses nerfs sont en désaccord, tressaillant sous sa peau. Sa coupure de journal à la main, elle marche jusqu'à la porte d'entrée et l'ouvre en grand. La nuit commence à tomber dehors. Le vent fait pression sur la porte, l'arbrisseau tout proche se balance. En bas du chemin en gravier, la rivière danse dans les derniers rayons du soleil. Un rappel du fait qu'elle se trouve à proximité de la mer – si proche. En inspirant profondément, elle la sent : le sel, l'eau, l'odeur forte des algues mouillées. Peu à peu, une quiétude l'enveloppe, faite de vagues et d'écume, de flux et de reflux, le courant l'apaise. Le temps qu'elle referme la porte, une détermination nouvelle court dans ses veines. Elle fera de ce lieu son foyer, coûte que coûte.